

Ce discours de Boukharine est extrait de *La Correspondance Internationale*, n°137, 6<sup>e</sup> année (1926) qui contient un abrégé de la sténographie du VII<sup>e</sup> plenum du CEIC (novembre-décembre 1926).

WH 1462 et 1463 renvoient aux deux tomes du sténogramme de ce VII<sup>e</sup> Plenum, publiés en 1927.

WH 1326 renvoie à une série de douze n° d'IPK (en allemand) sur les débats du VII<sup>e</sup> Plenum, publiés en 1926.

*Nous avons reproduit les traces des interventions de Zinoviev et Trotski auxquelles répond Boukharine.*

ZINOVIEV. — Aujourd'hui on a pris connaissance ici d'une résolution du C. C. du P. C. de l'U. R. S. S. qui me laisse libre de décider si, oui ou non, je dois parler à cette session du Comité Exécutif élargi de l'I. C. Après mûre réflexion j'ai résolu de venir parler devant vous. Est-ce qu'il existe donc un danger réel que mon entrée en scène à l'Exécutif élargi puisse donner une nouvelle impulsion à la lutte fractionnelle ? Je crois qu'un tel danger n'est pas complètement exclu, mais j'éviterai dans mon discours absolument tout ce qui pourrait aboutir à de tels résultats. Je ne veux pas de lutte fractionnelle, je ne la dirigerai pas. (*Interruption du camarade Thaelmann : « Mais vous l'avez bien dirigée ! »*)

Je déclare expressément que je ne fais nullement appel à l'I. C. contre les décisions de mon parti. Cependant, je dois quelques explications à l'I. C. Je me bornerai donc à exposer mes conceptions de principe. La question du socialisme en un seul pays est la question fondamentale de nos divergences de vue. Je rappelle que, dans le projet de programme de l'I.C., on ne peut trouver aucune phrase confirmant la théorie de la possibilité du socialisme dans un seul pays.

Tout d'abord, s'impose la question de savoir si Marx et Engels se sont prononcés sur ce sujet. Oui, ils ont donné leur avis. Dans son article, « Jour de l'an 1849 », Marx écrivait qu'un bouleversement de l'économie nationale dans tous les pays du continent européen, sur tout le continent européen, sans l'Angleterre qui domine le marché mondial, serait une tempête dans un verre d'eau. Marx dit de plus que la révolution socialiste ne peut être résolue nulle part dans le cadre des frontières nationales. Marx fut d'avis que la révolution socialiste peut être « annoncée » dans *un seul* pays, mais qu'elle ne peut, pas être « résolue » dans un seul pays. Marx considérait même tout le continent européen, c'est-à-dire l'Europe sans l'Angleterre, comme un « petit coin » et redoutait qu'une révolution sociale pût être

réprimée par le capitalisme des territoires où il se trouve sur une ligne ascendante. Marx pensait alors, non pas seulement à l'intervention militaire, mais aussi aux lois du marché mondial. La ligne fondamentale de la politique révolutionnaire du prolétariat ne peut pas être limitée par le cadre d'une perspective nationale. (*Interruption* : « Qui est-ce qui prétend le contraire ? ») Engels s'est prononcé dans cette question en plein accord avec Marx dans les *Principes du Communisme*. Il a répondu à la question : « Cette révolution peut-elle se faire isolément dans n'importe quel pays ? » par un « non » catégorique. Il ne faut pas oublier cela. Naturellement, il ne faut pas interpréter les constatations de Marx et d'Engels en ce sens que la révolution sociale ne puisse pas commencer dans un seul pays. Ce ne sont que MM. « les chefs » de la II<sup>e</sup> Internationale qui posent la question d'une façon aussi insidieuse. On ne peut soulever la question, si peut-être les opinions de Marx et d'Engels dans la question de la révolution prolétarienne internationale sont périmées ? C'est alors que nous arrivons à la loi sur l'inégalité du développement. A mon avis, il est faux d'affirmer que les conceptions de Marx et d'Engels sur le caractère international de la révolution seraient périmées du fait que Marx et Engels n'ont pas vécu la période de l'impérialisme. Lénine a défini la loi sur l'inégalité de développement non seulement comme une loi du capitalisme général. Il est de toute évidence que Marx et Engels connaissaient très bien cette loi. (*Interruption* : « Qui nie cela ? ») Lénine n'a jamais considéré l'impérialisme comme la source du développement inégal. On ne peut tirer des conclusions de la « loi du capitalisme » sur l'inégalité du développement que si l'on n'oublie pas une seule minute que l'impérialisme est du capitalisme monopoliste, que l'époque impérialiste signifie non seulement concentration, mais aussi centralisation, que l'époque du capital financier est une période de l'oligarchie financière. L'époque de l'impérialisme est une époque de guerres et de révolutions. « Rompre » le front, « commencer », voilà ce que peut bien le prolétariat *d'un seul pays*; mais, si le capitalisme continuait, sur les points décisifs du globe à se développer sur une « ligne ascendante », alors la révolution socialiste dans un seul pays — et encore arriéré — serait infailliblement condamnée à mort. L'intensité des contradictions du capitalisme a non seulement diminué, mais, au contraire, elle « est renforcée. Le prolétariat d'un seul pays ne peut pas seulement, mais *doit* également prendre le pouvoir, car nous avons « la conviction scientifique » (Lénine) que la victoire peut être assurée à l'échelle internationale. Plus nous étudions Lénine, plus nous nous convainquons que, dans la question de la victoire du socialisme dans un seul pays, il défend absolument les opinions de principe de Marx et de Engels. On peut citer à ce sujet toute une série de passages des œuvres de Lénine.

Lénine entendait par socialisme l'anéantissement des classes. Sur le délai que mettra la réalisation de l'ordre socialiste en Russie, il s'est exprimé de la façon suivante : « La voie d'organisation est un long chemin et les tâches de l'édification socialiste exigent un travail tenace, de longue haleine, ainsi que des connaissances adéquates dont nous disposons d'une façon insuffisante. » (*Interruption* : « Qui est-ce qui nie cela ? ») La déclaration de Lénine que tant que notre république soviétiste est un pays limitrophe, isolé dans le monde capitaliste tout entier, il serait utopique de croire à notre indépendance économique complète, est extrêmement importante. Voilà le nœud de la question, et c'est précisément cela qui constitue le point litigieux. Ces mots de Lénine signifient qu'il ne s'agit non seulement d'une intervention armée, mais également de l'encerclement économique, que nous devons redouter la suppression de notre indépendance économique complète par suite des lois qui règlent le marché mondial.

Mais si l'on interprète les conceptions de Lénine sur le caractère international de la révolution, alors il ne faut pas passer sous silence les écrits importants et les conceptions véritables de Lénine. (*Interruption* : « Très bien, très juste ! ») On nous accuse de ce que nous n'avons pas de perspective. On nous accuse de passivité. Ce serait juste si nous doutions de ce que l'on peut et doit édifier maintenant, le socialisme dans notre pays. Mais il n'y a pas trace de ce doute ; nous construisons le socialisme et nous l'édifierons complètement avec l'aide de la révolution prolétarienne des autres pays. (*Interruption* : « Et si la révolution tarde à venir ? »)

Chez certains communistes étrangers, nous avons remarqué les opinions suivantes : « Chez nous (en Allemagne ou en Tchécoslovaquie), la révolution prolétarienne ne vient pas encore — que les Russes édifient donc le socialisme du moins chez eux, mais sans notre secours, » (*Interruption* : « Qui est-ce qui dit cela ? ») Voilà en vérité des opinions de passivité et de pessimisme. Chez certains communistes russes, cette mentalité exprime en réalité un pessimisme quant à la révolution prolétarienne mondiale. C'est d'ailleurs précisément en cela qu'est le danger de révision des conceptions de Lénine sur le caractère international de la révolution prolétarienne.

C'est pourquoi notre proposition est très simple. Nous proposons, premièrement, de ne pas déclarer les conceptions de Marx et de Engels en cette question comme périmées et, deuxièmement, de maintenir l'interprétation des opinions de Lénine en cette question qui, jusqu'en 1924, a été l'interprétation commune de nous tous. Jusqu'au printemps 1924, le camarade Staline a interprété Lénine dans cette question de la même façon que nous tous. (*Interruption* : « Oh ! Oh ! ») Une perspective pour l'édification socialiste est absolument

nécessaire. Mais pourquoi cette perspective doit-elle être nationale et non internationale ? (*Interruption* : « Très spirituel ! ») Le pouvoir des Soviets dans l'Union Soviétique ne périra pas et achèvera l'œuvre du socialisme jusqu'au bout parce que les révolutions dans les autres pays viendront infailliblement.

Un des arguments « décisifs » qu'on lance contre notre point de vue dans la question du socialisme dans un seul pays est que les relations réciproques entre le prolétariat et la paysannerie sont pour le moment les mêmes à l'échelle mondiale qu'en Russie.

Cette argumentation omet au moins quatre circonstances : Tout d'abord, le développement de l'industrie lourde et de la technique à l'échelle mondiale suffit déjà pour entraîner la paysannerie derrière soi.

Pour vaincre, il n'est pas absolument indispensable d'avoir partout la majorité. Il suffit de remporter la victoire en des endroits décisifs et au moment décisif.

Troisièmement, si l'on parle de la majorité des paysans dans le monde entier, on pense à la population paysanne des colonies et des pays semi-coloniaux, en un mot, des pays indépendants. La libération des principaux pays coloniaux nécessite précisément la victoire de la révolution socialiste en deux ou trois Etats impérialistes les plus puissants. Quatrièmement, si dans le monde entier ou, du moins, dans les pays décisifs, la bourgeoisie est terrassée et s'il ne reste plus que deux classes : le prolétariat et la paysannerie, alors le rapport réel entre le prolétariat et la paysannerie dans ces pays sera tout autre, quoique le rapport numérique reste comme auparavant. Un changement décisif s'opère également immédiatement dans les relations entre le prolétariat et la paysannerie sur l'échelle mondiale.

Mon attitude vis-à-vis de la social-démocratie n'a pas changé. (*Interruption* : « Vous leur fournissez des arguments contre nous ! ») « Plus la social-démocratie est forte dans un pays, plus la situation du prolétariat est mauvaise ». C'est ce point de vue que nous maintenons encore aujourd'hui. On dit que Lévy et d'autres social-démocrates « sympathisent » avec moi. Mais il y a aussi d'autres cas où les social-démocrates sympathisent avec la majorité.

Plus se manifeste la croissance des koulaks et de la nouvelle bourgeoisie, plus il faudra prêter d'attention à la question des dangers de dégénérescence. Il va de soi qu'il ne s'agit exclusivement que de dangers, de tendances et non d'actes en voie de réalisation. Nous posons la question des dangers de dégénérescence dont les sources se trouvent dans l'encerclement bourgeois international, dans les côtés négatifs de la NEP, dans le bureaucratisme de l'appareil d'Etat et dans la couche des suiveurs. Lénine, lui aussi, a parlé d'un tel danger.

Quant à mes rapports avec l'extrême-gauche et la droite, je suis resté sur mes anciennes positions, ce qui veut dire, sur des positions que Lénine a définies plus d'une fois. L'opportunisme est notre ennemi principal. (*Interruption* : « Cela dépend de la situation concrète ! ») Si l'on prend le travail pratique des plus importantes sections de l'I. C. au cours de ces derniers mois, alors on s'aperçoit que, vis-à-vis des gauches, on n'a pas appliqué la politique curative et que, vis-à-vis de la droite (Pologne, Angleterre), on a poursuivi une politique par trop molle.

On m'a accusé d'avoir proposé la réadmission de Souvarine. La vérité est que j'ai émis l'opinion qu'il serait peut être bon, si Souvarine cessait de faire paraître son organe fractionnel. (*Interruption* : « Il a cessé depuis longtemps ! ») que le parti lui donne la possibilité de partir pour une année en Chine ou en Amérique comme correspondant, et, s'il était discipliné, de soulever la question de sa réadmission. Je n'ai rien à faire avec ses opinions. (*Interruption* : « Pourquoi voulez-vous alors le faire réadmettre ? ») L'accusation que je serais tolérant vis-à-vis de l'idée de deux partis dans notre pays ne peut être démontrée par aucun fait.

En ce qui concerne les questions de l'unité du parti et du fractionnisme, nous ne retirons pas un seul mot de ce que nous avons écrit pendant une série d'années sur la nocivité et les dangers du fractionnisme. Nous avons reconnu ouvertement notre faute dans notre déclaration du 16 octobre (*Interruption* : « Il y a loin des paroles aux actes ! ») et nous avons sommé tous nos partisans de renoncer au travail fractionnel. Il faut assurer à tout prix l'unité du P. C. de l'U. R. S. S.

Lénine a estimé comme inadmissible les blocs. Les différends du passé ont leur importance. Mais il faut juger le bloc en partant des idées théoriques et des tâches politiques qui ont été à sa base.

Quant au trotskisme, je tiens à déclarer : ce qui a séparé le trotskisme historique du léninisme jusqu'en 1917 n'est plus défendu par Trotski lui-même, n'a nullement constitué la base du bloc oppositionnel, et rencontrera toujours la résistance la plus énergique de notre part. (*Interruption* : « Oh ! Oh ! ») C'est surtout la théorie de la révolution permanente que nous ne partageons pas. Mais il est foncièrement faux de croire que n'importe quelle question liée à l'appréciation des forces vives de la révolution doit être ramenée à l'ancienne querelle sur la révolution- permanente, etc. Je persévère sur le terrain du, léninisme, j'estime que ce que je viens d'exposer suffit pour démontrer que je ne me suis rendu coupable d'aucune « déviation social-démocrate ».

-----

TROTSKI. — La *Pravda* a publié aujourd'hui un article leader où il est dit que notre attitude, ici, est une continuation de l'activité fractionnelle. C'est injuste. Dans la note de la délégation russe à l'E. E., il n'est pas dit que la déclaration du 16 octobre est violée par notre attitude.

Au V<sup>e</sup> Congrès mondial, je fus condamné parce que je ne m'étais pas justifié. Maintenant, je veux parler. Nous n'en appellerons pas à l'E. E. contre les résolutions du P. C., mais nous exposerons notre point de vue.

Staline a accusé l'opposition de trotskisme et a parlé contre nous à l'aide de vieilles citations artificiellement rassemblées, mais pas sur la base des problèmes économiques actuels. Tout repose sur le fait que je n'ai pas été plus tôt dans le parti bolchévique et que j'ai combattu Lénine. Alors, j'avais tort naturellement, cependant, en entrant dans le parti bolchévique, j'ai prouvé que j'ai laissé sur le seuil, derrière moi, ce qui nous séparait. (*Interruption du camarade Remmele* : « Comment est-ce possible ? ») C'est naturellement pris au sens figuré, car ce qui nous séparait autrefois a été émoussé par les faits; les différences d'alors étaient très importantes; elles avaient trait à l'estimation des forces de classes dans la révolution, au passage de la révolution démocratique à la révolution socialiste et aussi à la question de la construction du parti et des rapports avec les menchéviks. Sur toutes ces questions, Lénine et le parti ont eu raison. Mais tous les camarades présents ici ne sont pas orientés justement sur la théorie de la révolution permanente. Même, lorsque je n'en voyais pas encore les lacunes, je ne l'ai jamais conçue comme une théorie au-dessus de l'histoire. Elle se rapportait seulement à un développement déterminé de la révolution en Russie. Deux fois seulement cette théorie a été exagérée : une fois par le camarade Manouïlski, en 1918, et une autre fois par le camarade Pepper, au III<sup>e</sup> Congrès de l'I. C. Maintenant, après être allé en Amérique, Pepper défend une sorte de doctrine socialiste de Monroe pour la Russie.

La méthode biographique n'apporte aucune clarté. J'ai fait beaucoup de fautes. Mais si les questions doivent être décidées non d'après les faits, mais d'après les biographies, alors les biographies de tous les membres de l'Exécutif doivent être reproduites. Mehring fut d'abord l'adversaire de la social-démocratie et vint plus tard à elle, pendant que Bernstein et Kautsky ont été de très bonne heure les représentants du marxisme. Cependant, Mehring est mort communiste, alors que Bernstein et Kautsky vivent en chiens réformistes. (*Agitation.*)

Staline devrait aussi dénombrer ses fautes. Sa plus grande faute est la théorie de la possibilité du socialisme dans un seul pays. Je suis pleinement d'accord avec Zinoviev, qui a très bien établi, sur la base des citations, que la tradition du marxisme et du léninisme est entièrement de notre côté. Naturellement, on peut rédiger aussi le marxisme et le léninisme. Plus cette discussion se développe, plus il s'agit des bases fondamentales de notre doctrine. Ceci est important pour l'Internationale, c'est pourquoi je parle.

Staline me reproche de nier la loi de l'inégalité du développement du capitalisme. Mais l'impérialisme, malgré l'aggravation des antagonismes, conduit à un nivellement. L'inégalité dans l'impérialisme est plus faible qu'autrefois. Certes, Lénine a démontré celle-là sur deux choses, sur l'inégalité dans le rythme du développement et sur l'inégalité du niveau du développement. Comme le rythme des pays nouvellement industrialisés, comme les Indes et le Canada, est plus rapide et que le rythme des vieux pays capitalistes est plus lent et souvent arriéré, il se forme un nivellement, une égalisation. C'est pourquoi la théorie du super-impérialisme de Kautsky est fausse et le danger de guerre est grand. Mais on ne peut pas arracher un pays de l'économie mondiale. C'est une faute capitale. La Russie était avant la guerre une partie intégrante de l'économie mondiale et fut, par conséquent, entraînée dans la guerre par le capital financier.

Si la Russie avait été un Etat isolé, aucune décomposition de la bourgeoisie ne se serait produite et aucune révolution prolétarienne. Et maintenant, après la prise du pouvoir, il serait possible d'écarter la Russie de l'économie mondiale ? Non. Nous avons besoin d'un équipement technique pour nos fabriques. Avant la révolution, nous avons importé 67 % de l'étranger. Maintenant, la reconstruction est accomplie, et nous devons de nouveau importer de l'étranger. Notre équipement industriel est la cristallisation de la dépendance de la Russie de l'économie mondiale. Qui ne comprend pas cela, ne comprend rien à notre économie. Notre économie est une partie intégrante de l'économie mondiale. La fin de notre période de reconstruction est le commencement de la restauration de notre liaison avec l'économie mondiale.

L'industrialisation ne signifie pas, pour les temps prochains, l'amointrissement d'une soudure croissante avec le capitalisme mondial et la dépendance du capitalisme, mais le contraire. Naturellement, si le capitalisme mondial va au diable, nous construirons en dix ans plus de machines que maintenant. Mais il ne va pas au diable. Si nous négligeons la division du travail dans l'économie mondiale, si nous foulons aux pieds notre développement économique d'avant-guerre, si nous voulons tout produire par nous-mêmes, notre développement deviendra toujours plus petit et plus lent. L'Etat socialiste isolé ne se trouve

que dans l'imagination d'un faiseur d'articles ou d'un auteur de résolutions. L'économie mondiale contrôle chaque partie intégrante de notre économie, même sous la dictature du prolétariat. Quand on parle de la théorie du socialisme dans un seul pays et qu'on ne tient pas compte du fait que nous nous incorporons toujours davantage dans les cadres de l'économie mondiale, c'est de la quintessence métaphysique.

La théorie de Staline est pleine de contradictions. Il prétend, dans son rapport, qu'édifier le socialisme, c'est triompher de la bourgeoisie au cours de lutte. Or, c'est insoutenable. Car l'édification du socialisme signifie la destruction des classes et, avec la destruction des classes, se produit aussi le dépérissement de l'Etat. Là ne se pose pas seulement la question de la lutte du prolétariat avec sa propre bourgeoisie, mais la concurrence de l'économie socialiste, avec toute l'économie capitaliste.

Notre révolution est une partie intégrante de la révolution prolétarienne mondiale. C'est pourquoi nous n'avons aucune certitude absolue que nous puissions construire le socialisme dans notre pays. L'interprétation de Staline disant que, sans une telle certitude, nous devons abandonner le pouvoir, est fausse. Staline ajoutait lui-même, en 1924, que, pour la victoire définitive du socialisme, les efforts d'un pays sont insuffisants. Cependant, il ne lui venait pas alors à l'esprit d'abandonner le pouvoir. Dans le programme et les directives de la Fédération des Jeunesses communistes léninistes russes, qui furent adoptés, en septembre 1921, par notre parti comme directives pour l'ensemble du mouvement des jeunes, on lit que le pays ne peut parvenir au socialisme que par la révolution mondiale.

Les faits existent et les arguments reçoivent une nouvelle force sur la base des faits. Les questions touchées par moi surgiront à nouveau d'elles-mêmes dans les sessions de l'Internationale.

BOUKHARINE (*salué par une tempête d'applaudissements; les délégués se lèvent et entonnent l'Internationale.*) — Je veux tout d'abord faire quelques remarques rapides sur le discours de Trotski.

Trotski a dit qu'il n'en appelle pas à l'I. C. du jugement du P. C. de l'U. S., et pourtant il se dresse contre les décisions du parti. En allemand comme dans toutes les autres langues, c'est faire appel. Lorsque Trotski se réfère au V<sup>e</sup> Congrès mondial, il n'a pas tout à fait raison, car alors il a été invité par une décision du congrès à parler tandis que cette fois, l'Exécutif élargi de l'I. C. avait refusé expressément de l'inviter à intervenir ici. Il y a une petite différence. Puisque Trotski rappelle le V<sup>e</sup> Congrès mondial, il devrait aussi rappeler les



décisions du V<sup>e</sup> Congrès mondial contre le trotskisme. Mais ce rappel ne serait pas favorable à Trotski.

Passons à la question de la révolution permanente. Trotski a dit que Lénine a toujours eu raison, mais il ajoute tout de suite après qu'il n'a remarqué jusqu'ici que quelques lacunes à sa théorie de la révolution permanente. Ceci est, pour parler poliment, peu clair, il n'y aurait alors que quelques lacunes dans une théorie généralement juste ! Trotski n'a donc pas encore convenu que cette théorie est fausse, ni auparavant, ni maintenant.

Passons à la question de la méthode biographique. Trotski a été contre la présentation de biographies, mais, tout de suite après, il a fait lui-même la biographie de Pepper et sa propre biographie. En ce qui concerne la doctrine de Monroë pour l'U. S., nous pouvons dire ceci : Si nous accomplissons aussi bien l'édification du socialisme que l'Amérique édifie le capitalisme à l'aide de la doctrine de Monroë, ce sera déjà bien. Trotski a dit qu'en 1917, il avait, en Amérique, pris le même point de vue que Lénine. C'est, pour parler poliment, une petite contre-vérité, car je sais, par des conversations personnelles, que Trotski était alors un violent adversaire de la gauche de Zimmenvald.

Voyons maintenant l'inégalité du développement capitaliste; Trotski a dit que l'impérialisme entraîne un nivellement, mais c'est une vérité de La Palice, c'est comme-si on disait que deux et deux font quatre. Staline ne l'a jamais nié. Trotski essaye, en posant trop implicitement la question, de tromper les camarades, il s'agit de savoir si la loi de l'inégalité du capitalisme dans la période de l'impérialisme joue à un degré plus élevé. Or, c'est un fait.

Trotski fait la même chose dans la question de l'édification du socialisme dans l'U. S. Il dit que plus notre développement économique progresse, plus nous passons sous la dépendance de l'économie mondiale. Mais ceci n'est qu'une demi-vérité et, par conséquent, un mensonge. En même temps que s'accroissent nos rapports avec l'économie mondiale, notre propre base socialiste s'accroît aussi et nous devenons de plus en plus forts. Si la pensée de Trotski était juste en soi, alors nous aurions devant nous la perspective d'une transformation de l'U. S. en un appendice de l'économie capitaliste mondiale. (*Interruptions, très bien.*)

Trotski dit que notre technique est très arriérée. C'est de nouveau aussi vrai que de dire que deux et deux font quatre. Il dit que nous avons besoin de machines étrangères, c'est de nouveau : deux et deux font quatre. Il dit qu'il nous faut exporter des céréales. C'est deux et deux font quatre. Trotski nous joue ainsi un spectacle amusant avec ces sortes de vérités élémentaires. Mais Trotski n'a rien dit de la vraie question. Or cette question est trop sérieuse pour qu'on puisse la traiter de cette façon.

Trotsky a dit aussi que nous ne devons pas fouler aux pieds notre histoire économique d'avant-guerre. Ce serait très bien que cette phrase dans la bouche d'un contre-révolutionnaire. Mais, en octobre 1917, nous avons pourtant foulé quelque peu aux pieds notre histoire économique. (*Très bien.*) Nous ne pouvons pas, comme Trotsky le veut, simplement prolonger notre histoire économique antérieure. Evidemment, il existe une certaine dépendance de l'économie mondiale, mais Trotsky nie les faits économiques essentiels ainsi que les modifications produites par la révolution qui nous donnent la possibilité de triompher de cette dépendance de l'économie mondiale. La façon de poser la question par Trotsky est trop simple et, par suite, elle est fautive.

Trotsky a cité Staline qui a dit que l'édification du socialisme, c'est de venir à bout de sa propre bourgeoisie. Avec supériorité, Trotsky déclare que c'est déjà une chose liquidée. Mais il oublie une bagatelle, à savoir le mot de Staline « économique ». Politiquement, la bourgeoisie est abattue. Mais la tâche de maîtriser économiquement la bourgeoisie n'est pas encore solutionnée. Car il s'agit d'écarter la bourgeoisie du commerce de gros et de détail, de venir à bout de la nouvelle paysannerie capitaliste. Trotsky n'a donc fait qu'une toute petite faute, il a oublié le petit mot « économique ». (*Hilarité.*)

Nous pouvons formuler de façons différentes cette nouvelle question, poser soit la question du caractère de notre révolution, soit de la maîtrise de notre propre bourgeoisie, soit de la possibilité de l'édification du socialisme. Staline avait tout à fait raison, et Trotsky avait tort.

C'est également une faute de Trotsky de dire que l'édification du socialisme présuppose qu'on écarte complètement l'Etat. Ceci serait déjà la deuxième étape, ce n'est pas le socialisme, c'est le communisme intégral.

Mais, arrivons au discours de Zinoviev que Trotsky a qualifié d'exposé excellent de ses conceptions. Zinoviev dit qu'il ne veut pas déchaîner une lutte de fractions. Pourtant c'est un fait que son intervention signifie une prolongation de la lutte de fractions à l'échelle internationale. Ces camarades ont élaboré toute une plate-forme d'opposition. Zinoviev a eu la première partie, Trotsky la deuxième et Kamenev va lire la troisième partie. Pourquoi ? Dans quel but ? La réponse est claire, l'opposition allemande, l'opposition la plus forte a besoin « de l'aide étatique » de l'opposition russe (*Hilarité.*) La théorie de la révolution permanente triomphe donc, semble-t-il, également dans cette question. (*Hilarité.*) En théorie, il n'y a pas là de lutte fractionnelle mais, en pratique, c'est l'élargissement et la préparation de nouvelles luttes fractionnelles. Mais il y faut une méthode diplomatique, de l'équivoque comme dans toute grande question politique.

Zinoviev, par exemple, a deux points de vue différents dans la question de la stabilisation. Nous lui avons prouvé que dans un article, il est, au début, pour et, à la fin, contre la stabilisation. Zinoviev n'a pu le démentir. C'est une méthode très habile. On paie d'abord un tribut à la vérité, puis, pour jouer à l'homme de gauche, on dit le contraire. Plus tard, on peut alors déclarer : je l'ai déjà prouvé autrefois. C'est une méthode hypocrite.

Passons aux questions de l'U. S. C'est une stratégie particulière à l'opposition de toujours pousser au premier plan d'autres questions que celles qui sont vraiment à l'ordre du jour. Je considère de mon devoir de démasquer ce jeu hypocrite. Nous avons, nous, une opinion ferme, mais l'opposition joue et équivoque. J'en ai pour preuve une citation du discours de Zinoviev à la XV<sup>e</sup> Conférence du parti où il dit expressément : « Nous reconnaissons le caractère international de la révolution russe et qu'elle est une partie intégrante de la révolution mondiale. Nous ne discutons pas là-dessus ». Evidemment non, car cette phrase est une vérité aussi simple que deux et deux font quatre. Mais en nous reprochant de nier le caractère international de la révolution russe, Zinoviev opère contre nous en contradiction avec la citation ci-dessus. C'est calomnier notre parti.

Voyons plus loin. Nous ne discutons pas que la contradiction qui existe entre nous et les pays capitalistes ne peut être réglée que par la révolution mondiale. C'est de nouveau aussi vrai que deux et deux font quatre. Tout le bavardage de Zinoviev là-dessus n'a été qu'une manœuvre, une duperie pour détourner nos camarades. Zinoviev a apporté un plein panier de citations. (*Hilarité.*) Ces citations sont bonnes, à supposer qu'elles soient justes. (*Hilarité.*) Mais que prouvent-elles ? Seulement ce que nous reconnaissons tous. Mais elles ne disent rien sur la véritable question du débat, sur la question de savoir si nous pouvons édifier avec succès le socialisme. C'est de nouveau un truc de l'opposition qui pose trop facilement la question et, par conséquent, qui la pose de façon fausse.

Il est nécessaire d'analyser les questions : 1° la question des guerres capitalistes et de l'Internationale communiste ; 2° la question de l'économie capitaliste mondiale et de l'U.S. » ; 3° la question des difficultés internes de l'U. S.

La première question consiste dans l'antagonisme fondamental entre le monde capitaliste et nous. Quoique nous soyons dans une certaine dépendance à l'égard du monde capitaliste, nous devenons pourtant, chaque jour, plus indépendants. Ceci s'exprime par l'aggravation des antagonismes. La révolution mondiale est un long processus, une longue époque. Et bien qu'elle soit plus courte que l'époque de la révolution bourgeoise, le processus est le même : 1° dans un pays, puis successivement dans d'autres pays au cours de période de guerres nombreuses entre les Etats socialistes, d'un côté, et les grandes

coalitions capitalistes, de l'autre côté. Le processus est très inégal. Et pourtant l'histoire pose la question de façon tout à fait brutale. Ou bien le monde nous appartiendra, ou il appartiendra à la bourgeoisie, cela veut dire que la victoire définitive du socialisme est la victoire mondiale du socialisme. La bourgeoisie combattra aussi tout Etat soviétiste les armes à la main. Dans aucun pays l'édification socialiste ne se poursuivra tranquillement. Les Etats socialistes et les Etats capitalistes ne pourront subsister côte à côte éternellement. La victoire définitive du socialisme signifie la victoire de la révolution mondiale ou la victoire du prolétariat dans tous les centres décisifs.

Voyons la deuxième question : il existe une certaine dépendance de notre économie étatique vis-à-vis de l'économie du capitalisme mondial. Exportation, importation, rapports de crédits, concessions sont autant de formes d'une dépendance relative à l'égard de l'économie capitaliste. Représentons-nous la forme la plus aiguë de l'isolement économique. Le blocus complet. En réalité, ceci ne peut se produire qu'en liaison avec la guerre, mais à supposer ce cas pratiquement impossible du blocus complet, il faut que nous obtenions de l'opposition une réponse claire. Dans une situation pareille devons-nous fatalement disparaître ou non ? Nous répondons, nous, que même dans ce cas nous ne disparaîtrions pas. Il y a, chez l'opposition, des hésitations dans cette question. Zinoviev a dit qu'il faut craindre toujours les dangers, que nous aurons encore beaucoup de difficultés, que le rythme du développement ne sera pas si rapide et pourtant devra devenir plus rapide que dans les pays capitalistes. Trotski confond deux sortes de rapports dans cette question. Les rapports dans la situation d'isolement et de non isolement et les rapports dans la question du rythme entre nous et les Etats capitalistes. Il y a chez nous une économie rationnelle, de nouveaux rapports de principes entre la ville et la campagne, en corrélation avec un rythme plus rapide de développement. Les rapports entre la ville et la campagne ont, chez nous, un effet non pas destructif, mais fécond. Ils ne rétrécissent pas le marché, mais l'élargissent. C'est un atout dans nos mains qui assure un rythme plus, rapide. Il est clair qu'en cas de blocus il surviendrait des difficultés, qu'il serait nécessaire de transformer l'appareil de production, qu'il y aurait des difficultés sociales, mais tout ceci ne représente pas des obstacles insurmontables.

Zinoviev prétend que nous nions le marché mondial. Il oublie, cependant, que la loi du marché mondial n'a jamais été une loi absolue, il oublie qu'il existe chez nous le monopole du commerce extérieur. Marx a parlé de la loi du marché mondial dans l'hypothèse du commerce libre. Comme Sokolnikov, l'ami de Zinoviev n'est pas parvenu à briser le monopole du commerce extérieur, il manque chez Zinoviev les prémisses pour construire sa théorie.

Zinoviev s'en réfère à Marx qui a dit que la révolution en Europe est une tempête dans un verre d'eau sans la révolution en Angleterre. Mais Marx a écrit cela en 1849. Depuis, la situation s'est développée tout autrement. Est-ce que réellement notre révolution n'est qu'une tempête dans un verre d'eau. ? Le capitalisme alors, n'était pas encore développé. Depuis cette époque, l'Angleterre a perdu son monopole sur le marché mondial. C'est pour ces raisons que les déductions de Zinoviev sont fausses. Voyons la troisième question. La question des difficultés intérieures est le cœur de la question. La possibilité d'édifier avec succès le socialisme dans la situation donnée existe-t-elle ? Ou faut-il que nous disparaissions à cause de nos conditions arriérées ? Il s'agit de savoir s'il est possible de venir à bout de notre propre bourgeoisie par nos propres forces. Les social-démocrates disent qu'il est utopique, étant données les prémisses qui existent chez nous, de parler de socialisme dans un pays

L'édification du socialisme est-elle possible ou non dans un seul pays ? C'est la question essentielle sur laquelle nous voulons avoir de l'opposition une réponse tout à fait claire. C'est la question en discussion et non la question de savoir si notre révolution est nationale ou internationale. Mais l'opposition ne veut point donner de réponse à cette question. Le point de vue de Lénine dans cette question est clair, absolument clair. « Nous avons, dans notre pays, tout ce qui est nécessaire pour l'édification complète du socialisme ». On ne peut pas interpréter autrement cette phrase de Lénine. On ne peut pas prendre ici la ligne du juste milieu. Allons-nous, par suite de notre technique économique arriérée, dégénérer ou non dans l'édification au socialisme ? Si c'est possible, les camarades de l'opposition doivent dire où est la limite et à partir de quel moment cette possibilité d'édification du socialisme se transforme en une impossibilité. Au cas où il existe des prémisses, des points de départ et une base déjà suffisante pour l'édification du socialisme, il n'y a pour nous aucune limite, aucun moment à partir duquel cette possibilité se transformerait en une impossibilité. Quand Zinoviev prétend que cette question n'a pas été discutée, ce n'est pas vrai non plus. Nous avons parlé de cette question officiellement à la XIV<sup>e</sup> Conférence du Parti, et tous les camarades, y compris Zinoviev, ont voté pour la résolution correspondante. Au cas où la théorie social-démocrate de l'opposition serait juste, la théorie de notre dégénérescence fatale en découlerait.

L'opposition prétend que nous sommes un parti de koulaks, que nous favorisons le développement des koulaks, que nous leur faisons des concessions, que nous aidons les koulaks à organiser la grève du pain. Or, les résultats sont tout le contraire. Les chiffres des achats des céréales en octobre et en novembre de cette année sont plus élevés que ceux des

mois correspondants de l'année précédente. Depuis la nouvelle campagne pour l'achat des céréales, les résultats sont plus élevés de 35 %, ce qui est un succès sur le terrain économique. Ce n'est pas nous qui nous sommes trompés, mais c'est l'opposition. Elle n'a pas apprécié justement les forces de classes, les forces économiques.

Quelques mots sur Thermidor. Il y a de la part de l'opposition des germes de pensées contre-révolutionnaires dans cette façon de poser la question. Les camarades qui ont parlé de Thermidor révisent les doctrines économiques du marxisme, ce qui est de nouveau en relation avec la question de l'édification socialiste dans notre pays. Dans la grande révolution française, Thermidor a vaincu et Thermidor ne pouvait point faire que de vaincre, parce que la grande bourgeoisie capitaliste avait en main des atouts économiques plus grands que la dictature jacobine qui représentait la petite production. Dans l'U. S., où le principe économique suprême appartient à la classe ouvrière et où nous avons en main la grande production et le commerce de gros et où il faut ajouter encore la direction rationnelle des usines, il est absurde de parler d'un Thermidor. Dans cette façon de poser la question par l'opposition, il n'y a pas un atome de doctrine économique marxiste. La base théorique de toutes ces théories de l'opposition n'est même pas social-démocrate, mais tout à fait bernsteinienne

Le danger de dégénérescence, chez nous, est en liaison étroite avec la bureaucratisation de l'appareil économique de l'Etat et n'aurait pu qu'être favorisé par la politique de l'élévation des prix. Or, la politique de l'élévation des prix a été défendue précisément par les camarades de l'opposition.

Le petit jeu avec les citations de Lénine est tout à fait ridicule. Lénine a écrit, au début de la guerre, que nous avons devant nous la révolution bourgeoise. Zinoviev — comme s'il ne s'était rien passé depuis dit que Lénine était pour la république démocratique. Ce n'est rien de plus que la défense de ses fautes d'Octobre. (*Interruption*: « Très bien ! »)

Zinoviev a parlé de quelques questions spéciales de l'Internationale Communiste. Il a dit que l'on exécute les gauches, alors que l'on gracie les droitiers. Je rappelle que Zinoviev était d'accord avec la lettre ouverte au P. C. A. Il a dit un jour que la lettre ouverte est un document excellent de l'I.C. Or, ne dit-on pas, dans la lettre ouverte, que les déviations qu'on appelle ultra-gauches et que leurs rapports avec l'U. S. sont un réflexe de l'orientation occidentale de la bourgeoisie allemande ? Suivant l'opinion du camarade Zinoviev d'alors, c'était tout à fait juste et excellent. Depuis, l'orientation occidentale de la bourgeoisie allemande s'est accentuée et, par conséquent, les réflexes qui en découlent se sont accentués également. Ceci veut dire que nous ne pouvons plus du tout tolérer aujourd'hui ce qu'on

appelle les déviations ultra-gauches dans le cadre de notre parti. C'est pourquoi nous avons accentué notre position à l'égard de ces déviations ultra-gauches et c'est pourquoi nous pouvons dire en toute conscience ; les korschistes et les demi-korschistes ne peuvent pas et ne doivent pas être tolérées dans une organisation communiste prolétarienne, car cette déviation « de gauche » se transforme en contre-révolution. (*Applaudissements.*) Nous avons critiqué les déviations de droite de la façon la plus sévère, plus sévèrement que Zinoviev. Nous avons critiqué quelques fautes du parti anglais et il a reconnu ces fautes. Nous avons critiqué des fautes du parti polonais, mais ce que Zinoviev a dit de Souvarine, cela ne tient pas debout. Il a dit : « J'ai proposé qu'on envoie Souvarine, non en Angleterre, mais en Chine. » Merci pour cette proposition. Pourquoi Zinoviev ne nous propose-t-il pas d'envoyer Kautsky à Java ? A Java, il y a un soulèvement; peut-être M. Kautsky pourra-t-il corriger les fautes des communistes javanais.

C'est à Java, où il y a d'énormes problèmes révolutionnaires de caractère mondial, qu'il faut envoyer des camarades les plus révolutionnaires, les plus fidèles à l'Internationale Communiste. (*Applaudissements.*) Voilà comment Zinoviev distribue grâces et disgrâces.

Pour terminer : le but de l'intervention des camarades de l'opposition a été de donner une plate-forme bien élaborée à tous les éléments d'opposition, y compris les exclus. Les partis ont maintenant trop de maturité, ils sont devenus trop bolchévistes, ils ont trop de foi dans la possibilité du développement révolutionnaire en Russie, ils se sont trop consolidés pour supporter qu'on fasse des fractions dans l'I. C. Il nous faut poser cette question maintenant d'une façon aiguë, car c'est dans ces conditions seulement que nous serons capables de faire progresser l'I. C. sur la voie de la révolution internationale. C'est notre but. Nous remplirons nos tâches et, en particulier, celle-ci dans toutes les conditions. (*Tempête. d'applaudissements.*)

Fin de la séance, à 11 heures et demie du soir.

La prochaine séance aura lieu, le 10 décembre, au matin.